

J'imagine que ma volonté de concilier ces deux pôles hors d'un jeu à somme nulle fait de moi, selon une certaine thèse dualiste, un lecteur au bonnet néo-bon-ententiste de l'Université Laval.

Raphaël Gani
Université Laval

Robert Gagnon et Denis Goulet

La formation d'une élite. Les bourses d'études à l'étranger du gouvernement québécois (1920–1959)

Montréal : Boréal, 2020, 544 pp.

En 2011, les historiens québécois Robert Gagnon et Denis Goulet publiaient, dans le *Bulletin d'histoire politique*, un article sur les « boursiers d'Europe » qui dévoilait un vaste et passionnant chantier d'étude en cours sur l'histoire du premier programme québécois de bourses d'études supérieures instauré en 1920 par le gouvernement provincial. Neuf ans plus tard, c'est avec un ouvrage de plus de 500 pages explorant les tenants, les aboutissants et surtout les parcours des bénéficiaires des deux premiers programmes québécois de bourses d'études à l'étranger que les deux spécialistes d'histoire institutionnelle nous reviennent.

Au premier programme mis en place par le gouvernement libéral de Lomer Gouin, qui bénéficia à plus de 600 jeunes Québécois, est en effet venu s'ajouter, en 1947, un second programme lancé par le gouvernement Duplessis qui fit grimper le chiffre des boursiers de l'étranger à plus de 1000, toutes disciplines confondues. Cette élite canadienne-française qui partit se former surtout en Europe et aux États-Unis (notamment pendant la guerre) contribua directement et activement — c'est la thèse de Gagnon et Goulet — au développement des sciences, mais aussi des arts dans le Québec d'avant la Révolution tranquille (mettant ainsi à mal l'idée d'une quelconque Grande Noirceur intellectuelle). Pour mettre en évidence les apports de ces boursiers de l'étranger à l'essor scientifique, artistique et intellectuel du Québec de la première moitié du XX^e siècle, les auteurs retracent leurs portraits et parcours à l'aune de l'évolution de ces programmes de bourses.

Après avoir détaillé, dans un premier chapitre, les conditions historiques, sociologiques et politiques de création des deux programmes de bourses, Gagnon et Goulet abordent successivement, dans trois parties distinctes, les histoires des boursiers de l'entre-deux-guerres, puis de ceux qui, entre 1940 et 1945, ont dû délaisser l'Europe pour les États-Unis, avant de se pencher sur les parcours des boursiers d'après-guerre. Dans chacune de ces grandes parties, ils divisent les chapitres en fonction des champs disciplinaires : sciences médicales d'abord, sciences humaines et sociales (incluant droit et théologie) ensuite, puis sciences et sciences appliquées, et finalement arts. Afin de nourrir leur analyse, les deux historiens piochent allégrement dans les biographies, reconstituées à partir d'archives institutionnelles, et

les autobiographies des plus de 1000 jeunes Québécois qui bénéficièrent de ces bourses, ainsi que dans la littérature secondaire.

Le résultat est une plongée dans les vies et les œuvres de dizaines de jeunes étudiants québécois, essentiellement des hommes francophones, devenus souvent des chefs de file dans leur domaine respectif. C'est là tout l'intérêt, comme d'ailleurs la principale limite, de l'ouvrage. Car si on prend du plaisir à découvrir la vie de ces jeunes scientifiques, chercheurs ou artistes que le gouvernement aida à se perfectionner dans leur domaine de prédilection, et en particulier la manière dont, de retour au pays, ils développèrent leur champ de recherche ou d'expertise, la succession des biographies, souvent très factuelles et simplement descriptives, encadrées par de très succinctes analyses générales ou chiffrées, tend à lasser par sa redondance. Elle fait en effet ressembler l'ouvrage à une sorte de dictionnaire biographique des boursiers d'Europe, dénué de réelle portée analytique ou critique, sans pour autant en être pleinement un, puisque seuls les parcours habilement sélectionnés de certains boursiers sont exposés (d'ailleurs l'ouvrage ne présente finalement aucune liste complète du millier de récipiendaires de ces programmes). Autrement dit, en ne se voulant ni exhaustif, à la manière d'un véritable dictionnaire biographique, ni véritablement analytique, se limitant souvent à accumuler les descriptions et les constats chiffrés sans pousser l'analyse sur les conditions de travail, de voyage ou de formation des boursiers par exemple, l'ouvrage passe un peu à côté de sa propre ambition. N'offrant ni catalogue systématique des boursiers, ni analyses plus développées sur le contexte et les enjeux, notamment de circulation transnationale, de ces étudiants voyageurs, l'ouvrage se situe dans un entre-deux souvent insatisfaisant, qui tend à laisser ses lecteurs et lectrices sur leur faim. On aurait aimé une analyse plus fine et dynamique des enjeux et apports de ces programmes de bourses sur la culture québécoise plutôt qu'une litanie d'exemples, venant soutenir une étude certes solide et juste, mais essentiellement descriptive et cumulative.

Reste que les deux historiens ont fait là œuvre particulièrement utile. D'une part, ils sortent de l'oubli ces deux premiers programmes de financement québécois de la recherche et mettent ainsi la lumière sur l'importance des influences transnationales, qui sont de plus en plus mises au jour dans différents domaines, dans le développement scientifique et culturel du Québec d'avant la Révolution tranquille. D'autre part, ils s'attachent avec patience et résolution à identifier l'ensemble des bénéficiaires de ces programmes, mais aussi ceux qui ne purent en bénéficier à l'instar de Pierre Elliott Trudeau, Maurice Séguin ou Robert Lapalme. Bref, nul doute que cet ouvrage fera date dans l'historiographie québécoise, tant par son objet que par son ambition, et ce, même si le résultat semble finalement parfois passer un petit peu à côté de l'un comme de l'autre.

Alexandre Klein
Université d'Ottawa